This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

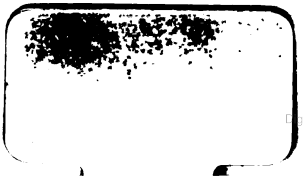
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V3.E.4.1738 (2)



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ENFANT PRODIGUE, COMEDIE

EN VERS DISSILLABES,

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françaiſe le 10 Octobre 1736.

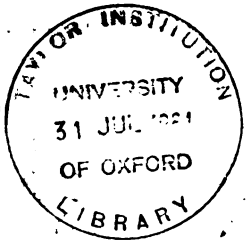
Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

V3.E4.1738

Digitized by Google



Digitized by Google

PREFACE
DE L'EDITEUR.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente Repréſentations. L'Auteur ne s'eſt point encore déclaré. On l'a attribuée à l'Auteur de la Henriade & d'Alzire : nous ne voïons pas trop ſur quel fondement ; le ſtile de ces Ouvrages eſt ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guéres d'y reconnaître la même main. On a prétendu qu'elle étoit d'un homme de la Cour déja connu par des choſes trés-ingenieuſes qu'on a de lui. On l'a donnée à un homme d'une profeſſion plus ſérieuſe.

Quel que ſoit l'Auteur, nous préſentons cette Piece au Public comme la premiere Comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds ; peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure : elle produira ſur le Théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaiſirs nouveaux, eſt toujours bien reçu.

Digitized by Google

Si la Comédie doit être la représentation des mœurs, cette Piece semble être assez de ce caractere : on y voit un mêlange de sérieux & de plaisanterie, de comique & de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarée ; souvent même une seule avanture produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se mocque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la scéne. On raille très-souvent dans une chambre, de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui étoit en danger demort, entourée de toute sa famille, s'écrioit en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans.* Un homme qui avoit épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche, *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sens froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant sçu de quoi il étoit question, se mit à rire comme les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute Comédie doive avoir des Scénes de bouffonnerie & des Scenes attendrissantes ; il y a beaucoup de

Digitized by Google

très-bonnes Pieces où il ne regne que de la gaïeté, d'autres toutes ſérieuſes, d'autres mêlangées, d'autres où l'attendriſſement va juſques aux larmes ; il ne faut donner l'excluſion à aucun genre, & ſi on me demandoit quel genre eſt le meilleur, je répondrois : *celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſeroit peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiécle raiſonneur, d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connues ; l'admirable Moliere, Renard qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Pieces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon & ſans nous dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux Spectacles qu'il ne s'éleve preſque jamais de ces êclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. Mercure pris pour Soſie, le Chevalier Menechme pris pour ſon frere, Criſpin faiſant ſon teſtament ſous le nom du bon-homme Geronte, Valere parlant à Harpagon des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de ſa Caſſette, Pourceaugnac, à qui on tâte le poulx, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou. En un mot les mépriſes, les équivoques de ce genre, les traveſtiſſemens qui occaſionnent ces mépriſes, les contraſtes qui en ſont la ſuite, excitent un rire général.

Digitized by Google

Arlequin ne fait guéres rire que quand il ſe méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui étoit ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique : il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir, mais je n'ai jamais vû ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux Spectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caracteres ridicules dont la repréſentation plait, ſans cauſer ce rire immodéré de joie ; Triſſotin & Vadius, par exemple, ſemblent être de ce genre, le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guéres le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un malhonnéte homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaïeté incompatible avec le mépris & l'indignation.

Il eſt vrai qu'on rit au Tartuffe, mais ce n'eſt pas de ſon hipocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon-homme qui le croit un Saint, & l'hipocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourroit aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaïeté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes.

Ce ſeroit ſur-tout aux Auteurs Dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque

Digitized by Google

ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner : ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition ; je ſuis trop de leur avis pour mettre un Traité de Philoſophie au devant d'une Piece de Théatre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encore un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles.

Si on avoit toujours mis ſur le Théatre tragique la Grandeur Romaine, à la fin on en ſeroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais que tendreſſe, on ſeroit aſſadi :

O Imitatores ſervum pecus !

Les bons Ouvrages que nous avons depuis les Corneilles, les Molieres, les Racines, les Quinauts, les Le Bruns, me paroiſſent tous avoir quelque choſe de neuf & d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encore une fois tous, les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire, ſi cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plaît pas, ſi cette piece eſt tombée, c'eſt que cela étoit d'une eſpece nouvelle ; il faut dire, c'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpece.

Digitized by Google

ACTEURS.

EUPHEMON pere.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, Préſident de Coignac, ſecond fils Euphemon.

RONDON, Bourgeois de Coignac.

LISE, fille de Rondon.

La BARONNE de Croupillac.

MARTHE, Suivante de Liſe.

JASMIN, Valet d'Euphemon fils.

La Scene eſt à Coignac.

Digitized by Google

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

MON triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin!
Que je rirai! quel plaiſir! que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de ſa Magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids & meſure;

Digitized by Google

Adoleſcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eſt à mon ſens un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable;
Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi,
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encrouté.
Vous avez fait, beau-pere, en pere ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici.
Je donne tout à ce ſot cadet-ci,
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'achetter pour lui la Préſidence
De cette ville, oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut de Coignac Préſident,
Il fut un peu gonflé d'impertinence,
Sa gravité marche & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſçait, en ai bien plus que toi,
Il eſt . . . .

EUPHEMON.

Eh mais! quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours? . . .

RONDON.

Va, va, laiſſes; qu'importe,

Digitized by Google

Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare, & tout avare est sage:
Oh! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, & ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-pere,
A faire ici donation entiere
De tous vos biens, contrats, acquis, con
Présens, futurs à Monsieur votre fils,
En reservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête,
Le tout en bref, arrêté, cimenté,
Pour que ce fils bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence;
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y satisferai.
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai;
Je veux couler au sein de la retraite,
La triste fin de ma vie inquiéte;
Mais je voudrois, qu'un fils si bien doté,
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté:
J'ai vû d'un fils la débauche insensée;
Je vois dans l'autre une ame interessée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux;

EUPHEMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilá-t-il pas de vos jeremiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?

Digitized by Google

Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet himen paroiſſe en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne ſans façon
Mettre en jurant le feu dans la maiſon?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'it vous batte & qu'il m'enleve Liſe,
Liſe autrefois à cet aîné promiſe,
Ma Liſe qui. . . .

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement.

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon pere,
Pour ſuccéder?

EUPHEMON.

Non. . . Tout eſt à ſon frere.

RONDON.

Ah! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui,
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un pere qu'il outrage,
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré

Digitized by Google

L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-pere ? ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Cheveaux. habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ;
J'en ai bien ri, je l'avouë.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rapeller mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un As mettant vingt rouleaux d'or,
Eh, eh !

EUPHEMON.

Ceſſez.....

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'Egliſe,
Se fiancer à ma petite Liſe,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pour qui ?... Peſte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires ;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vûe
Ce qui rapelle un malheur qui me tue ;
Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit ;

Digitized by Google

Menagez-les, vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité, mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit : j'y conſens, d'accord;
Pardon; mais diable, auſſi vous aviez tort,
En connoiſſant le fougueux caractere
De votre fils, d'en faire un Mouſquetaire.

EUPHEMON.

Encor?

RONDON.

Pardon; mais vous deviez. . . .

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour ſon mariage;
Ca, penſez-vous que ce cadet ſi ſage,
De votre fille ait pû toucher le cœur?

RONDON.

Aſſurément : ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême,
Et quand je dis : allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile & que j'ai ſçu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner;
A mon plaiſir j'ai petri ſa jeune ame,

EUPHEMON.

On veut pourtant douter qu'elle s'enflamme
Par vos leçons, & je me trompe fort,
Si de nos ſoins votre fille eſt d'accord,
Pour mon aîné, j'obtins le ſacrifice
Dès premiers vœux de ſon ame novice;
Je ſçais quels ſont ces premiers traits d'amour;
Le cœur eſt tendre : il ſaigne plus d'un jour.

Digitized by Google

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvoit très-bien ſéduire...

RONDON.

Lui ! point du tout, ce n'étoit qu'un vau-rien ;
Pauvre bon-homme, allez ne craignez rien ;
Car à ma fille après ce beau ménage,
J'ai dèfendu de l'aimer davantage ;
Ayez le cœur ſur cela réjoui,
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui ;
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez Liſe,
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe,
Que je donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux.
Ne ſens-tu pas des deſirs de lui plaire ?
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Comment coquine !

EUPHEMON.

Ah, ah notre Féal !
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal ;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire ?

RONDON.

Comment ! après tout ce que j'ai pû dire,

Digitized by Google

Tu n'aurois pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon pere, non.

RONDON.

Ne ſçais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Je ſçais, mon pere, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénêtré ;
Je ſçais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous refuſe en beauté :
Etre au dehors diſcrette & raiſonable,
Dans ſa maiſon douce, égale, agréable ;
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point,
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage,
De mon époux le reſte le partage ;
Les ſentimens ne ſe commandent point ;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter,
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre dun pere,
Ni par raiſon, ni par devant Notaire.

EUPHEMON.

C'eſt à mon gré raiſonner ſenſément :
J'approuve fort ce juſte ſentiment :
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?

Digitized by Google

Jamais ſans vous ma fille bien appriſe,
N'eut devant moi lâché cette ſottiſe.

á Liſe.

Ecoutes, toi : je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat & par trop renchéri ;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux ;
C'eſt-là ton lot : & toi, notre beau-pere ;
Allons ſigner chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus ;
Allons hâter ſon bavard griffonnage,
Lavons la tête à ce large viſage ;
Puis je reviens après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques,
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altére point la bonté de ſon cœur,
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un pere ;

Digitized by Google

Quelquefois même au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il céde à mes avis;
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon;
Mais lors qu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je ſens que ſon tort eſt extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Mònſieur Fierenfat?
J'épouſerois plûtôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant
Semble juger ſa femme en lui parlant,
Qui comme un paon dans lui-même ſe mire
Sous ſon rabat, ſe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature;
Mais que ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet himen prochain,
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin,
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'himen me preſcrit l'eſclavage:
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon pere,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur libre dans ſes ſoupirs
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs!

Digitized by Google

Il faut céder : le tems, la patience
Sur mon époux vaincront ma repugnance,
Et je pourrai soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parlé, belle & discrette Lise ;
Mais votre cœur tant soit peu se déguise,
Si j'osois.... Mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphemon, qui malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit ;

LISE.

Il ne m'aima jamais ;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *s'en allant*,

N'en parlons plus,

LISE *la retenant*,

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque tems a surpris ma tendresse ;
Etoit-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE *en s'en allant*,

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *revenant*,

De corupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeoit égarée.
Le malheureux ! il cherchoit tour à tour
Tous les plaisirs, il ignoroit l'amour.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avoit mis ſa gloire,
Que dans vos fers il étoit engagé?

LISE.

S'il eut aimé, je l'aurois corrigé;
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice;
Dans ſes liens qui ſçait ſe retenir,
Eſt honnête homme ou va le devenir;
Mais Euphemon dédaigna ſa maîtreſſe,
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcelerats,
Qui dans le piége avoient conduis ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mere,
Ont ſous ſon nom volé ſon triſte pere;
Pour comble enfin, ces ſéducteurs cruels,
L'ont entrainé loin des bras Paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes
Pleuroient encor ſes vices & ſes charmes,
Je ne prens plus nul interêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui ſuccede aujourd'hui.
Il aura Liſe, & certes c'eſt dommage;
Car 'lautre avoit un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mêlanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,

Digitized by Google

On découvroit aiſément dans ſon cœur,
Sous ſes défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'étoit: me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais....

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt Monſieur ſon frere.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroit de biens eſt l'ame d'un ménage,
Fortune, honneurs & dignitez, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Coignac à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flateur que cela,
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité quand j'examine au large,

Digitized by Google

Mon rang, mon bien, tous les droits de ma Charge.
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe ou je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame?

MARTHE.

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualitez, votre rang & vos biens;
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice,
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant,
Etre en rabbat un petit Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare;
Un jeune fat paſſe encor; mais ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma Mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie;
C'eſt à Madame, ainſi donc s'il vous plait,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt;
Le ſilence eſt votre fait. . . (*à Life*) Vous Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Cadet effronté;
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carriere à ſa langue impudente;
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE. *à Life.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme;
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme,

Digitized by Google

Il pouroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je hélas lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux,

MARTHE.

Croyez-moi,

Point de raiſons, c'eſt le plus ſûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

MA foi,

Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monſieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux pere,

J'allois porter notre papier timbré,

Quand nous l'avons ici près rencontré,

Entretenant au pied de cette roche,

Un voyageur qui deſcendoit du coche.

Un voyageur jeune...

Digitized by Google

RONDON.

Nenny vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé, ſans dent,
Nos deux barbons d'abord avec franchiſe,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe,
Leur dos voutés s'élevoient, s'abaiſſoient,
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſoient,
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée,
Verſoit les pleurs dont elle étoit mouillée.
Puis Euphemon d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné ;
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Oh, je prétends moi l'aller conſoler,
Vous ſçavez tous comme je le gouverne,
Et d'aſſez près la choſe nous concerne,
Je le connois; & dès qu'il me verra,
Contrat en main, d'abord il ſignera,
Le tems eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet:

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment, moi! ma faute?

RONDON.

Oui,
Les contre-tems qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

Digitized by Google

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux troubles-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE. MARTHE.

MARTHE.

VOUS frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaïe;
Plus de ce joug la peſanteur m'effraïe;
A mon avis l'Himen & ſes liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens;
Point de milieu, l'etat du mariage
Eſt des Humains le plus cher avantage;
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,

Digitized by Google

Serrent ces nœuds tissus par la nature;
Que l'amour forme, & que l'honneur épure:
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son Amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages prétieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds:
Un tel himen, une union si chere,
Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la Terre;
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom & son état,
Aux volontez d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour;
Trembler toujours d'auoir une foiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse,
Tromper son maître, ou vivre sans espoir,
Dans les langeurs d'un importun devoir,
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel himen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumiere en une ame si neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eut pas dit sur ce point davantage;
Mais vos dégouts sur ce beau mariage,

Digitized by Google

Auroient beſoin d'un éclairciſſement,
L'himen déplaît avec le Préſident,
Vous plairoit-il avec Monſieur ſon frere ?
Débrouillez-moi de grace ce miſtere ;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet,
Haïſſez-vous, aimez-vous, parlez net.

LISE.

Je n'en ſçai rien, je ne peux, & je n'oſe
De mes dégouts bien démêler la cauſe ;
Comment chercher la triſte vérité,
Au fond d'un cœur, hélas, trop agité ?
Il faut au moins pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde.
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame ;
On lit-trés-bien dans le fond de ſon ame ;
On y voit clair, & ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſçait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête ;
On ſçait.

LISE.

Et moi je ne veux rien ſçavoir ;
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir ;
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts,
Du vain regret d'un plus aimable époux,
Que loin de moi cet Euphemon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux (s'il peut l'être :)

Digitized by Google

Qu'il ne ſoit pas au moins deſhérité ;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine ;
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétrer,
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

LA bas, Madame, il eſt une Baronne
De Croupiſſac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d' Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ſur quoi ?

MARTHE.

Sur votre bien ſans doute.

LISE.

Ah, c'eſt encor tout ce que je redoute,
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Des complimens, protocole des ſots,
Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire ?
Dans ce travail de parler ſans rien dire ;
Que ce fardeau me péſe & me déplaît !

Digitized by Google

SCENE III.

LISE Me CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la Dame.

LISE.

Oh! je vois bien qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſieges donc. Madame . . . pardon ſi. . .

Me CROUPILLAC.

Ah Madame! . . .

LISE.

Eh Madame!

Me CROUPILLAC.

Il faut auſſi.

LISE.

S'aſſeoir Madame.

Me CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame;
Je ſuis confuſe, & dans le fonds de l'ame
Je voudrois bien. . . .

LISE.

Madame?

Me CROUPILLAC.

Ah! je voudrois
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits;

Digitized by Google

Je pleurs hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Mᵉ CROUPILLAC.

Oh ! non, ma Mie,
Je ne sçaurois, je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez,
J'en avois un, du moins en espérance ;
Un seul hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense ;
Et j'avois eu grand peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver ;
Il est un tems ; ah ! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout, quand un Amant nous quitte,
Où l'on est seule, & certe il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours & de votre visite ;
Quel accident affige vos esprits ?
Qui perdez-vous, & que vous ai-je pris ?

Mᵉ CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il est force bégueules,
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.
Pour mon malheur hélas ! je suis plus sage,
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Digitized by Google

Me CROUPILLAC.

Si fait:
J'espere encore; & ce seroit peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Me CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Me CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux Présidens,
Je haïssois leur personne & leur stile;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin Madame?

Me CROUPILLAC.

Enfin il faut sçavoir,
Que vous m'avez réduite au desespoir.

LISE.

Mais en quoi donc?

Me CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême,
Veuve & pouvant disposer de moi-même;
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat,
Etudioit apprentif Magistrat;
Il me lorgnoit, il se mit dans la tête,
Pour ma Personne un amour mal-honnête,

Digitized by Google

Bien mal-honnête hélas ! bien outrageant ;
Car il faiſoit l'amour à mon argent ;
Je fis écrire au bon-homme de pere,
On s'entremit, on pouſſa bien l'affaire,
Car en mon nom ſouvent on lui parla,
Il répondit qu'il verroit tout cela:
Vous voyéz bien que la choſe étoit ſûre.

LISE.

Oh oui.

Mᵉ CROUPILLAC.

Pour moi j'étois prête à conclure ;
De Fierenfat alors le frere aîné,
A votre lit fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

Quel ſouvenir !

Mᵉ CROUPILLAC.

C'étoit un fou ma chere,
Qui jouiſſoit de l'honneur de vous plaire,

LISE.

Ah !

Mᵉ CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon pere ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſçai-je ?
(Vous vous troublez) mon Héros de Collége,
Mon Préſident ſçachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes,
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis ;
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis

Digitized by Google

D'aller ainſi courant de frere en frere,
Vous emparer d'une famille entiere;
Pour moi déja par proteſtation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire,
Et le procés ſera fait de maniere.
Que vous, ſon pere & les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité je ſuis toute honteuſe,
Que mon himen vous rende malheureuſe,
Je ſuis peu digne hélas de ce courroux,
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Ceſſez, Madame avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourroit aiſément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

Me GROUPILLAC.

Eſt-il poſſible?

LISE.

Oui, je vous l'abandonne.

Me CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne;
Vous n'aimez point?

LISE.

Je vois très-peu d'attraits,
Dans l'himénée, & mal dans les procès.

Digitized by Google

SCENE IV.

Me CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-peres ;
On m'a parlé de proteſtation,
Et vertubleu, qu'on en parle à Rondon,
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Me CROUPILLAC.

Faut-il encor eſſuïer des injures ?
Monſieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Me CROUPILLAC.

Votre Gendre eſt ſans foy,
C'eſt un fripon d'eſpéce toute neuve,
Galant, avare. écornifleur de veuve ;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Me CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Me CROUPILLAC.

Il m'a quitée, hélas ! ſi durement ?

Digitized by Google

RONDON.

J'en aurois fait de bon cœur tout autant.

Me CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon pere.

RONDON.

Ah! parlez-lui plûtôt qu'à moi.

Me CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier.
En ma faveur, ira par tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Me CROUPILLAC.

Ah! vos perſonnes
Sçauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Me CROUPILLAC.

Il me faut un époux,
Et je prendrai lui, ſon vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Me CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh, je vous en défie.

Me CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

Digitized by Google

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrois bien auſſi ſçavoir pourquoi,
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades ;
Et vous, Monſieur, *(à Fierenfat)* le Roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer,
Une Baronne afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage ;
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant ?
C'étoit le fait de votre fou de frere ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere ;
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me reſervant toujours au fond de l'ame,
Le droit d'avoir une plus riche femme,
De mon ainé l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion.
A votre fille enfin m'ont fait prétendre,
Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

RONDON.

Il a Raiſon, ma foi j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

Digitized by Google

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre,
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure,
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs,
Finiront tous malgré les Croupillacs ;
Qu'Euphemon tarde, & qu'il me déſeſpere ?
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pere,
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi, quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on gouter le bonheur odieux,
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpére,
Oubliez-vous que vous avez un frere ?

FIERENFAT.

Mon frere ? Moi ? Je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il étoit diſparu,
Lorſque j'étois encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole,
J'ai ſçû depuis ſes beaux déportemens :
Et ſi jamais il reparoît ceans,
Conſolez-vous, nous ſçavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galeres.

LISE.

C'eſt unprojet fraternel & chretien ;
En attendant vous confiſquez ſon bien,

Digitized by Google

C'eſt votre avis; mais moi je vous déclare,
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare,
Va, mon enfant, le Contrat eſt dreſſé,
Sur tout cela le Notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos peres l'ont ordonné de la ſorte,
En Droit écrit leur volonté l'emporte;
Liſez Cujas chapitre cinq, ſix, ſept:
" Tout libertin de débauches infect,
" Qui renonçant à l'aîle paternelle,
" Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle.
" *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
" Comme un bâtard il eſt exhéredé.

LISE.

Je ne connois le Droit ni la Coutume,
Je n'ai point lû Cujas, mais je préſume,
Que ce ſont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon ſens;
Si dans leur Code ils ordonnent qu'un frere
Laiſſe périr ſon frere de miſere;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos Loix.

RONDON.

Ah! laiſſez-là vos Loix & votre Code,
Et votre honneur, & faites à ma mode,
De cet aîné que t'embarraſſes-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu;

Digitized by Google

Qu'il ſoit puni, mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte de droit d'aîneſſe;
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs,
Ne ſeront point le prix de ſes malheurs;
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce Contrat, qui tous nous deſhonore;
Si l'intérêt ainſi l'a pû dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires.

RONDON.

Quoi! tu voudrois corriger deux Notaires:
Faire changer un Contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon,
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage
Juſqu'à préſent du monde & du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient;
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue, & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter;
Ca, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frere.....
Je donne... allons...

Digitized by Google

RONDON.

Ne lui donne donc guére.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE.

RONDON.

AH! le voici le bonne homme Euphemon;
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon;
On n'attend plus rien que ta ſignature,
Preſſe-moi donc cette tardive allure,
Dégourdis-toi, prens un ton rejoui,
Une air de nôce, un front epanoui;
Car dans neuf mois je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans: je ne me ſens pas d'aiſe;
Allons, ri donc, chaſſons tous les ennuis;
Signons, ſignons.

EUPHEMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON,

En voici bien d'une autre!

FIERENFAT.

Quelle raiſon?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre?
Quoi? tout le monde eſt-il devenu fou?
Chacun dit *non*: comment? pourquoi? par où?

Digitized by Google

EUPHEMON.

Ah! ce seroit outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête,
Elle veut rompre un himen que j'appréte;
Mais ce n'est pas de ces cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce bêquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire acroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux himen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a t-il donc dit, Monsieur? Quelle nouvelle
A-til appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle:
De vers Bordeaux cet homme a vû mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim. La honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisoient sa jeunesse;
La maladie & l'excès du malheur,
De son printems avoient séché la fleur,
Et dans son sang la fiévre enracinée,
Précipitoit sa derniere journée,

Quand il le vit il étoit expirant,
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſeroit mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible ; ah ! la friponne ;
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon pere, voulez-vous ?

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon Epoux ;
C'eſt mon bonheur, mais il ſeroit atroce,
Qu'un jour de deuil devînt un jour de nôce ;
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin,
Le contre-tems de mon juſte chagrin,
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles,
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donne, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs ;
Par une joie indiſcrete, inſenſée,
L'honnêteté ſeroit trop offenſée.

LISE.

Ah ! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,

Digitized by Google

Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais mon pere....

RONDON.

Eh, vous n'étes pas ſage!
Quoi! différer un himen projetté,
Pour un ingrat cens foi deshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entiere!

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere eſt toujours pere,
Ses attentats & toutes ſes erreurs
Furent toujours le ſujet de mes pleurs,
Et ce qui peſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petit-fils qui valent mieux que lui;
Signons, danſons, mon Dieu, que de foibleſſe!

EUPHEMON.

Mais...:

RONDON.

Mais morbleu, ce procédé me bleſſe;
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait; douleur n'eſt bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute;
Ce fils aîné, ce fils votre fleau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau;
Pauvre cher homme; allez ſa frénefie
Eut tôt ou tard abrégé votre vie;
Soyez tranquille, & ſuivez mes avis,
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coute plus qu'on ne penſe,
Je pleure, hélas! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va, ſuis ton pere, & ſois expéditif,
Prend ce Contrat, le mort ſaiſit le vif;
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne,
Prends-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.

à Liſe.

Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir,
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au deſeſpoir.

Fin du deuxiéme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

OUI, mon ami, tu fus jadis mon maître,
Je t'ai ſervi deux ans ſans te connoître;
Ainſi que moi réduit à l'Hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal;
Non, tu n'es plus ce Monſieur d'Entre monde,
Ce Chevalier ſi pimpant dans le monde,

Digitized by Google

Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaiſirs enivré;
Tout eſt au diable; éteins dans ta mémoire,
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire,
Sur du fumier l'orgueil eſt un abus,
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus
Eſt à nos maux un poids inſupportable;
Toujours Jaſmin, j'en ſuis moins miſérable,
Né pour ſouffrir, jé ſçai ſouffrir gaïment,
Manquer de tout, voilà mon élément;
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'étoit-là ma parure:
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujour, Jaſmin.

EUPHEMON fils.

Que la miſere entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie!
Quelle acclabante & terrible leçon!
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon;
Il me conſole au moins en ſa maniere,
Il m'accompagne, & ſon ame groſſiere,
Senſible & tendre, ou ſa ruſticité
N'a point pour moi perdu l'humanité,
Né mon égal (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme;
Il ſuit gaïment mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis!... Hélas! mon pauvre maître,
Apprens-moi donc de grace à les connaître;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis?

Digitized by Google

EUPHEMON fils.

Tu les as vûs chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes gouts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent,
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JAMSIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyois pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta benigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah! je le crois; car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe;
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons dépouillés, délabsées,
De l'indigence exécrables livrées,
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendoient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître;
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te ſecourir?

EUPHEMON fils.

Aucun.

Digitized by Google

JASMIN.

Ah! les amis, les amis, quels infâmes!

EUPHEMON fils.

Les hommes ſont tous de fer;

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendois, hélas! plus de douceur,
J'en ai cent fois eſſuié plus d'horreur;
Celle ſur-tout qui m'aimant ſans miſtere,
Sembloit placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,
De mes bienfaits acheta des Amans,
Et de mon vin régaloit leur cohue,
Lorſque de faim j'expirois dans ſa rue;
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vû, dit-il, dans mon enfance,
Une mort promte eut fini ma ſouffrance:
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin?

JASMIN.

Près de Coignac, ſi je ſçai mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier Maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon, le pere de... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bouru;
Je fus jadis Page dans ſa cuiſine;
Mais dominé d'une humeur libertine;
Je voyageai, je fus depuis Coureur,
Laquais, Commis, Fantaſſin, Déſerteur,

Digitized by Google

Puis dans Bordeaux je te pris pour mon Maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adverſité...

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans: c'étoit un caractere,
Moitié plaiſant, moitié triſte & colere;
Au fond bon diable: il avoit un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille.
Et des raiſons! c'étoit une merveille;
Cela pouvoit bien avoir de mon tems,
A bien compter entre ſix à ſept ans,
Et cette fleur avec l'âge embellie,
Eſt en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis, ne te peut conſoler;
Je vois toujours à travers ta viſiere,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiere.

EUPHEMON fils.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des Cieux,
A pû guider ma miſere en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures,
Tu reſte-là tout penſif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai ſujet.

Digitized by Google

JASMIN.

Mais connois-tu Rondon?
Serois-tu pas parent de la maison?

EUPHEMON fils.

Ah! laisses-moi.

JASMIN *en l'embrassant.*

Par charité, mon Maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peus être.

EUPHEMON *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit poursuivre;
Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux,
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en sans complainte importune;
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leur bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin;
Enrollons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imites-les, travaille,
Gagnes ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fausses délices:
Ils ont au moins sans trouble & sans remords.
La paix de l'ame & la santé du corps.

Digitized by Google

SCENE II.

Me CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN

Me CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici, ſerois-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi, plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis qui c'eſt lui.
Elle le conſidere.
Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui.
Ce Cavalier brillant dans Angoulême.
Jouant gros jeu, couſu d'or.... c'eſt lui-même.
Elle approche d'Euphemon.
Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait;
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid;
La maladie altére un beau viſage,
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin,
Nous pourſuit-il de ſon regard malin.

EUPHEMON.

Je la connois, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vû dans l'éclat, dans la pompe;
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé
Aux mêmes yeux, auſquels on a brillé;
Sortons.

Me CROUPILLAC *s'avançant vers Euphemon.*

Mon fils, quelle étrange avanture,
Ta donc réduit en ſi pietre poſture?

EUPHEMON.

Ma faute.

Digitized by Google

Me CROUPILLAC.

Hélas! comment te voilà mis!

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Me CROUPILLAC.

Volé? par qui, comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame,
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens;
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, jouers & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Me CROUPILLAC.

J'entens, j'entens vous avez tout mangé;
Mais Vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſçaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'himen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON.

Adieu, Madame.

Me CROUPILLAC *l'arrêtant*

Adieu? Non tu ſçauras
Mon accident, parbleu tu me plaindras.

EUPHEMON.

Soit; je vous plains, adieu.

Me CROUPILLAC.

Non je te jure,
Tu ſçauras toute mon avanture:
Un Fierenfat Robin de ſon metier,
Vint avec moi connoiſſance lier
Dans Angoulême, au tems où vous battites
Quatre Huiſſiers, & la fuite vous prîtes;

Digitized by Google

Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon pere, un Seigneur Euphemon.

EUPHEMON *revenant.*

Euphemon ?

Me CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON.

Ciel ! Madame, de grace,
Cet Euphemon, cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Seroit. . . .

Me CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON.

Quoi ? dans ces mêmes lieux ?

Me CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON.

Puis-je au moins ſçavoir . . . comme il ſe porte ?

Me CROUPILLAC.

Fort bien, je crois . . Que diable vous importe ?

EUPHEMON.

Et que dit-on, . . .

Me CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis.

Me CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légere,
Un fou fieffé, le fleau de ſon pere,

Digitized by Google

Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à preſent pendu.

EUPHEMON.

En vérité . . . je ſuis confus dans l'ame.
De vous avoir interrompu, Madame.

Me CROUPILLAC.

Pourſuivons donc : Fierenfat ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſoit ;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON.

Eh bien, a-t'il ce bonheur en partage ?
Eſt- il à vous ?

Me CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frere inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd' hui cet himen qu' l'honore ;
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON.

Que dites-vous ? . . . Quoi, Madame, il l'épouſe ?

Me CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON.

Ce jeune objet aimable. . . . dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait tout divin,
Se donneroit. . . .

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre,
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout ;

Digitized by Google

à Madame Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un si sensible outrage ;
Si j'étois cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne seroit pas pour lui

Mᵉ CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort ; un gueux est toujours tendre,
Tu par oissois bien-moins compatissant,
Quand tu roulois sur l'or & sur l'argent ;
Ecoute : on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mᵉ CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON.

Moi vous servir ? hélas ! Madame, en quoi ?

Mᵉ CROUPILLAC

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure
Te pourroient rendre encor assez joli ;
Ton esprit est insinuant, poli,
Tu connois l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille,
Fais le flatteur auprès de Fierenfat,
Vantes son bien, son esprit, son rabat,
Sois en faveur, & lorsque je proteste
Contre son vol, toi mon cher, fais le reste ;
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON *voyant son pere.*

Que vois-je, ô Ciel !

Il s'enfuit.

Digitized by Google

Mᵉ CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou vraiment;
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'eſt qu'ils vous craint ſans doute.

Mᵉ CROUPILLAC.

Poltron! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON pere, JASMIN.

EUPHEMON pere.

JE l'avouerai, cet aſpect imprévû
D'un malheureux avec peine entrevû,
Porte à mon cœur je ne ſçai quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte;
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors par un retour cruel
Perſécuter ce cœur trop paternel;
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſere,
Dans la débauche, & fait honte à ſon pere;
De tous côtez je ſuis bien malheureux,
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
L'un par ſa perte & par ſa vie infâme
Fait mon ſupplice & déchire mon ame;
L'autre en abuſe, il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui;
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

Appercevant Jaſmin qui le ſuit.

Que veux-tu l'ami?

Digitized by Google

JASMIN.

Seigneur aimable!
Reconnoiſſez, digne & noble Euphemon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

C'eſt toi! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage;
Quand tu partis, tu me vis encore frais;
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près;
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif;
Le bonheur ſemble un Etre fugitif,
Le Diable enfin, qui toujours me promene,
Me fit partir, le Diable me ramene.

EUPHEMON.

Je t'aiderai: ſois ſage ſi tu peux;
Mais quel étoit cet autre malheureux
Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui?

JASMIN.

Mais..... c'eſt mon camarade,
Un pauvre Here, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être;
A-t-il des mœurs, eſt-il ſage?

JASMIN.

Il doit l'être,
Je lui connois d'aſſez bons ſentimens;
Il a de plus de fort jolis talens,

Digitized by Google

Il ſçait écrire, il ſçait l'Arithmétique,
Deſſine un peu, ſçait un peu de Muſique;
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé;
Jaſinin, mon fils deviendra votre Maître,
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être,
Avec ſon bien ſon train doit augmenter:
Un de ces gens qui vient de le quitter
Vous laiſſe encor une place vacante;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente,
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin,
J'en parlerai; j'y vais, adieu, Jaſmin,
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH! l'honnête-homme: ô Ciel! pourroit-on croire
Qu'il ſoit encor en ce ſiécle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfaiſante,
Du bon vieux tems eſt l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé deja condition,
Et nous ſerons Laquais chez Euphemon.

EUPHEMON fils.

Ah!

Digitized by Google

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise ?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHEMON fils.

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse,
Je céde au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit.... je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphemon....

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHEMON fils.

Ah ! ... c'est mon pere.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné,
Qui désola sa famille éperduë ;
Ah ! que mon cœur palpitoit à sa vûe,
Qu'il lui portoit ses vœux humiliés,
Que j'étois prêt de tomber à ses pieds !

JASMIN.

Qui ! vous, son fils ? Ah ! pardonnez de grace
Ma familiere & ridicule audace,
Pardon, Monsieur.

Digitized by Google

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſçavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphemon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon,

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me deſeſpere ;
Mais réponds-moi : que te diſoit mon pere ?

JASMIN.

Moi, je diſois que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très gueux ;
Et lui, plaignant nos deſtins ſimpatiques,
Nous recevoit tous deux pour domeſtiques ;
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce Préſident à Liſe tant promis,
Ce Préſident votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

EUPHEMON fils.

Eh bien ! il faut développer mon cœur ;
Vois tous mes maux, connois leur profondeur :
S'être attiré pour un tiſſu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deſhérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé dans ma honte importune
A le ſervir quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité ;
Mais croirois-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,

Digitized by Google

Haï du monde & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON fils,

De mon frere, de Liſe.

JASMIN

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur? mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous, ce péché vous manquoit.

EUPHEMON fils.

Tu ne ſçais pas qu'au ſortir de l'enfance;
(Car chez Rondon tu n'étois plus je penſe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres ſoumis,
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès deux jeunes arbriſſeaux,
Croiſſent ainſi pour unir leur rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtoit ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe;
Tout l'univers alors m'eut envié;
Mais moi pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſois un lâche point d'honneur,
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur;
Le croirois-tu? je l'accablai d'outrages;
Quels tems hélas! les violens orages
Des paſſions qui troubloient mon deſtin,
A mes parens m'arracherent enfin;
Tu ſçais depuis quel fut mon ſort funeſte,

Digitized by Google

J'ai tout perdu, mon amour seul me reste,
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous desunir,
Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misére
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil étoit bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon;
Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourroit vous servir de ressource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oser voir! moi m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux?
Il me faut fuir un pere, une maîtresse,
J'ai de tous deux outragé la tendresse,
Et je ne sçais, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHEMON fils.

Lui? je n'avois jamais vû son visage,
Quoi! c'est donc lui, mon frere, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal;
J'ai tant pressé, tant sermoné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire;

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens qui vouloient me servir?

Digitized by Google

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſçait lire?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſçait ſans doute écrire?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit ſavoir auſſi parler?

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie,
Il me paroît qu'il ſent aſſez ſon bien:
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur. l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique,
C'eſt un marché que je veux accepter,
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand?

Digitized by Google

FIERENFAT.

Dés ce soir..

EUPHEMON fils.

Ciel! ... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHEMON fils.

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur,
Il voudroit bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme est téméraire;
Ca: qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux, allons, la Fleur, la Brie,
Venez faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de Palais
A poing fermé de deux larges soufflets.

Digitized by Google

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon Maître!

EUPHEMON fils.

Ah! soyons sages, il est bien tems de l'être,
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, est de sçavoir souffrir.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mᵉ CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mᵉ CROUPILLAC.

J'AY, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême,
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prudhomie,
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon-homme Euphemon?
Parles: as-tu vû la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Mᵉ CROUPILLAC.

Comment?

Digitized by Google

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mᵉ CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaques-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat, qui ſeduſit ma foi;
Je vais pour toi procéder en juſtice,
Et tu feras l'amour pour mon ſervice;
Reprens cet air impoſant & vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphoit ſitôt de la ſageſſe;
Pour être heureux, reprens ta hardieſſe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mᵉ CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étois hardi lorſque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident péut-être,
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre maître,
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Mᵉ CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux,
De ſa Maîtreſſe être le Domeſtique,
Eſt un bonheur, un deſtin preſque unique;
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais,
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt partie,

Digitized by Google

Mᵉ CROUPILLAC.

Eh, fois donc vîte amoureux, je t'en prie.
Voici le tems, oſe un peu lui parler.
Quoi! je te vois ſoupirer & trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah de grace!

EUPHEMON fils.

Si vous ſçaviez, hélas! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendroit plus.

JASMIN.

L'aimable enfant! comme elle eſt embellie!

EUPHEMON fils.

C'eſt-elle, ô Dieux! je meurs de jalouſie,
De deſeſpoir, de remords & d'amour.

Mᵉ CROUPILLAC.

Adieu, je vais me ſervir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce triſte himen.

Mᵉ CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins:
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh! je te ſuis, j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore,
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

Digitized by Google

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement, &* EUPHEMON *plus reculé.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude,
Plus j'y regarde, hélas! & plus je vois
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon himen mettant empêchement;
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon pere,
En font plus vifs à presser ma misère;
Ils ont gagné le bon-homme Euphemon.

MARTHE.

En vérité ce vieillard est trop bon,
Ce Fierenfat est par trop tirannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne, accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sur que l'aîné soit sans vie,

LISE.

Hélas! il faut; quel funeste tourment,
Le pleurer mort, ou le haïr vivant!

TAYLORIAN INST. OXFORD

Digitized by Google

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle,
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort:
Vous allez donc être enfin à ſon frere?

LISE.

Ma chere enfant, ce mot me deſeſpere;
Pour Fierenfat tu connois ma froideur,
L'averſion s'eſt changée en horreur;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O ſort! pourquoi faut-il,
Que de mes jours tu reſpectas le fil,
Lorſqu'un ingrat, un Amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas! ſi miſérable?

MARTHE *revenant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre Préſident;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudroit bien vous parler?

LISE.

Qu'il attende.

Digitized by Google

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ? toujours m'excéder,
Et même absent en tous lieux m'obséder ;
De mon himen que je suis déja lasse !

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure,
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure,

LISE.

Rentrons, te dis-je, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant sur Jasmin.*

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher,
Mes foibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur ;
à Lise.
Souffrirez-vous ? ...

Digitized by Google

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHEMON *fils se jettant à genoux.*

Ce que je veux? La mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je, ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphemon? Grand Dieu! qu'il est changé:

EUPHEMON *fils.*

Oui je le suis, votre cœur est vangé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître;
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la Nature & l'Amour;
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices,
De mes amis j'avois pris tous les vices;
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser;
J'ai reconnu j'en jure, par vous-méme,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;
J'ai reconnu ma détestable erreur,
Le vice étoit étranger dans mon cœur,
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ses clartez naturelles,
Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré;
C'est cet amour, c'est lui qui me ramene,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins,
Un malheureux n'a pas de tels desseins:

Digitized by Google

Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avoient creuſé ma tombe;
A peine encor échappé du trépas,
Je ſuis venu; l'amour guidoit mes pas,
Oui je vous cherche à mon heure derniere;
Heureux cent fois en quittant la lumiere,
Si deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue;
C'eſt vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vûe,
Dans quel état? quel jour! .. ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſçais; mes excès que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez;
J'en ſuis punis, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai? malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcretes,
Dans votre cœur en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe hélas! que la vertu m'éclaire;
Ah! j'ai trop tard apperçu ſa lumiere,
Trop vainement mon cœur en eſt épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais, repondez, Euphemon, puis-je croire,
Que vous ayez gagné cette victoire?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux,
Seriez-vous bien & ſage & vertueux

Digitized by Google

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphemon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime! hélas je n'ai vécu
Que par l'amour qui ſeul m'a ſoutenu;
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'a l'infamie;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie,
Je reſpectai les maux qui m'accabloient,
J'aimai mes jours, ils vous appartenoient;
Oui, je vous dois mes ſentimens; mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être,
De ma raiſon je vous dois le retour;
Si j'en conſerve avec autant d'amour,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes;
Regardez-moi tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis,
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe;
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Juſte Ciel! vous pleurez?

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés;
Moi, je ſerois l'épouſe de ſon frere? . . .
N'avez-vous point vû déja votre pere?

Digitized by Google

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai deſhonoré !
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin ?

EUPHEMON. fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frere
Je vais chercher le trépas à la guerre,
Changeant de nom auſſi bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai Soldat,
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes,
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé,
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce deſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au deſſus de ſa faute,
Ces ſentimens me touchent encor plus,
Que vos pleurs mêmes à mes pieds répandus :
Non, Euphemon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'himen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

LISE.

Ils me touchoient ; votre remords m'enflame.

Digitized by Google

EUPHEMON fils.

Quoi ? vos beaux yeux ſi long-tems courroucés
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avoient éteint mes crimes ;
Ah ! ſi mon frere au tréſor attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché,
S'il engloutit à jamais l'heritage,
Dont la nature avoit fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité,
Je vous ſuis cher, il eſt deſhérité ;
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoye.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflamés,
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi ? ſi vous m'aimez.

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre pere,
Nous ne pouvons cacher à votre frere,
Que vous avez embraſſé mes genoux ;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déja de ſa grave colere.

Digitized by Google

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphemon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque Diable a troublé ma viſiere,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair & net,
Je ſuis, j'ai vû... je le ſuis, j'ai mon fait;

En avançant vers Euphemon.

Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHEMON *en colere.*

Je!

JASMIN *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire,
Qui ſe traitoit, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de tems changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnoiſſance,
De la vertu..! Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main,
De la vertu? ſcélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jaſmin,
Que ſi j'oſois....

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme,
Si c'eût été du moins un Gentilhomme!
Mais un valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procés criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphemon.*

Contraignez-vous ſi vous m'aimez.

Digitized by Google

FIERENFAT.

Ah ! traître
Je te ferai pendre ici sur ma foi.
à Marthe.
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose.

FIERENFAT.

Tu ne sçais pas à quoi ceci t'expose
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi,
On fait par foi aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sçais à merveilles.

FIERENFAT *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles ;
Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconstance est précoce,
Un jour d'himen ; une heure avant la nôce !
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité,
Il ne faut pas sur la simple apparence,
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez

Digitized by Google

Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime !

EUPHEMON fils.

Oh ! c'en eſt trop.

LISE.

Quel couroux vous anime !
Eh, réprimez.

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Sçavez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot. quand. . . .

EUPHEMON *en colere, & mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Sçavez-vous vous taire ?

LISE.

Eh, modérez.

EUPHEMON fils.

Monſieur le Préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins Juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'eſt point votre maîtreſſe auſſi,
Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits ſont nuls, il faut avoir ſçu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colere ;
De tels appas n'étoient pas faits pour vous,
Il nous ſied mal d'oſer être jaloux ;
Madame eſt bonne, & fait grace à mon zéle ;
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

Digitized by Google

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir : à moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE *à Euphemon fils.*

Retirez-vous.

FIRENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez,
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paroître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERANFAT.

Moi . . moi ?

EUPHEMON fils.

Vous . . vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé
C'est quelque Amant en valet déguisé :
Qui donc es-tu, réponds-moi ?

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma destinée est incertaine encore,
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la Justice,

Digitized by Google

Je t'en réponds; va, je cours hâter
Tous mes Records, & vite instrumenter;
Allez, perfide, & craignez ma colere,
J'amenerai vos parens, votre pere;
Votre innocence en son jour paroîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous; de grace rentrons vîte,
De tout ceci je crains pour nous la suite,
Si votre pere apprenoit que c'est vous,
Rien ne pourroit appaiser son courroux;
Il penseroit qu'une fureur nouvelle,
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble & les divisions;
Et l'on pourroit pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, helas! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher;
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre pere;
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour;
Cachez-vous bien...

à Marthe.

Gardez qu'il ne paroisse;
Eh, va donc vîte.

Digitized by Google

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien! ma Liſe, qu'eſt-ce,
Je te cherchois & ton époux auſſi?

LISE.

Il ne l'eſt pas, je le crois, Dieux merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la biénſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

Elle ſort.

RONDON.

Ce Préſident eſt donc bien dangereux!
Je voudrois être *incognito* près d'eux;
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux Amans qu'à l'himen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

FIERENFAT.

AH les fripons! ils ſont fins & ſubtils;
Ou les trouver? où ſont-ils, où ſont-ils?
Où cachent-ils ma honte & leur frédaine?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine,
Que t'as-t-on fait? Qu'eſt-ce que tu pourſuis?
Que cherches-tu, qu'as-tu?

Digitized by Google

FIERENFAT.

J'ai que je ſuis ;
Ah ! je le ſuis ; oui, je le ſuis, beau-pere !
Oui, je le ſuis.

RONDON.

Comment donc ? quel miſtere !

FIERENFAT.

Votre fille, ah ! je ſuis, je ſuis à bout.

RONDON.

Si je croyois....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voiſins,
J'étranglerois ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé ;
Elle avoit l'air timide, embarraſſé ;
Mon gendre allons, ſurprenons la pendarde,
Voyons le cas ; car l'honneur me poignarde :
Tu-dieu, l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon
En fait d'honneur n'entend jamais raiſon.

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me ſauve à peine entre tes bras;
Que de dangers ! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure!
Cher Euphemon, cher & funeſte Amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie;
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
à Marthe.
Prens garde au moins, car on cherche partout

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout;
Nous brâverons le Greffe & l'écritoire;
Certains recoins chez moi dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces Furets ne ſont point remarqués;
Là, votre Amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

Digitized by Google

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien. Jaſmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN

Avec gloire;
J'ai ſoutenu mon intertogatoire,
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier;
J'ai répondu ſans jamais m'effraïer:
L'un vous traînoit ſa voix de pédagogue,
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre avec un ton fluté,
Diſoit: mon fils, ſçachons la vérité;
Moi toujours ferme & toujours laconique.
Je rembarrois la troupe ſcolaſtique.

LISE.

On ne ſçait rien?

JASMIN.

Non rien, mais dès demain
On ſçaura tout; car tout ſe ſçait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colere,
N'ait pas le tems de prévenir ſon pere;
J'en tremble encor, & tout accroît ma peur.
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur;
Dans mon amour j'ai mis mes eſpéràncès;
Il m'aidera.

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des trances,

Digitized by Google

Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux peres contre nous ;
Un Préſident, les bégueules, les prudes,
Si vous ſçaviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton ſevere & quel ſourcil froncé
De leur vertu le faſte rehauſſé,
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur acreté pourſuit votre innocence ;
Leur cris, leur zele & leur ſainte fureur
Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vû du tintamare
Je n'ai jamais vû ſemblable bagare,
Tout le logis eſt ſans deſſus deſſous ;
Ah ! que les gens ſont ſots, méchans & fous :
On vous accuſe, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'avanture ;
Les violons ſont déja renvoyés,
Tout interdits, ſans boire ; & point payés
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées,
Dans ce tumulte ont été renverſées ;
Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphemon le pere reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il leve au Ciel les yeux ; & ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire

Digitized by Google

Souillé l'honneur de vos jours innocens;
Par des raiſons il combat vos parens;
Enfin ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne,
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpéce:
Fuyons, Madame!

LISE.

Ah! gardons nous-en bien,
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN,

Moi je crains donc?

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAroiſe, mijaurée.
Fille preſſée, ame dénaturée!
Ah! Liſe, Liſe: allons, je veux ſçavoir
Tous les entours de ce procédé noir:
Ca, depuis quand connois-tu le Corſaire?
Son nom, ſon rang, comment t'a-t-il pû plaire?
De ſes méfaits je veux ſçavoir le fil;
D'où nous vient-il? en quel endroit eſt-il?
Réponds, réponds; tu ris de ma colere,
Tu ne meurs pas de honte?

Digitized by Google

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton,
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon ?
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte,
Quand on a tort, il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſçache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir,

RONDON.

Ah ! c'eſt parler cela. Quand je menace,
On eſt petit.

LISE.

Je ne veux qu'une grace ;
C'eſt qu'Ephemon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphemon ! bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon pere !
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier,
Pour votre honneur, daignez me l'envoyer,
Daignez. .. c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut il ſouſcrire,
A ce bon-homme elle veut s'expliquer
On peut fort bien ſouffrir ſans rien riſquer ;
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

Digitized by Google

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIgne Euphemon! pourrois-je te toucher:
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher,
J'attends ici mon trépas ou ma vie;
à Marthe.
Ecoute un peu.
Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON pere, LISE.

LISE.

UN ſiége... hélas!.. Monſieur aſſoyez-vous
Et permettez que je parle à genoux,
EUPHEMON *l'empêchant de ſe mettre à genoux,*
Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous revere,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHEMON.

Qui, vous? ma fille.

LISE.

Oui, j'oſe me flatter
Que c'eſt un nom que j'ai ſçu mériter.

EUPHEMON.

Après l'éclat & la triſte avanture,
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture.

Digitized by Google

LISE.

Soyez mon Juge, & liſez dans mon cœur,
Mon Juge enfin ſera mon protecteur ;
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes ſentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un ſiege à côté de lui.

Si votre cœur avoit été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance,
Donna d'abord la plus belle eſperance,
Et qui brilla dans ſon heureux printems,
Croiſſant en grace, en mérite, en talens,
Si quelque tems ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avoit ſacrifié
Tous ſes devoirs & même l'amitié.

EUPHEMON.

Eh bien ?

LISE.

Monſieur, ſi cette expérience
Eut reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur & ſuivis des remords,
Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon par le malheur, inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt honnête homme & fidele,
Il eut repris ſa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accés d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHEMON.

De ce portrait que voulez-vous conclure,

Digitized by Google

Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vû,
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu,
Et cette veuve, ici dit-elle même,
Qu'elle l'a vû ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté
Et j'avouerai que ce portrait redouble.
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt: vous ſerez plus ſurpris;
De grace un mot, votre ame eſt noble & belle,
La cruauté n'eſt pas faite pour elle;
N'eſt-il pas vrai, qu'Euphemon votre fils,
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON.

Oui, je l'avoue, & ſes laches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances;
J'ai plaint ſa mort, j'avois plaint ſes malheurs;
Mais la nature au milieu de mes pleurs
Auroit laiſſé ma raiſon ſaine & pure,
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encor avec outrage,
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſeroit vos pieds,
Le pourriez-vous?

EUPHEMON.

Hélas! vous oubliez,

Digitized by Google

Qu'il ne faut point par de nouvaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices ;
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici,
Eſt ſans retour dans le crime endurci,
De la vertû s'il eut repris la trace,
Viendroit-il pas me demander ſa grace?

LISE.

La demander! Sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON.

Que dites-vous ?

LISE.

Oüi, ſi la mort trop prompte,
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourrir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême ;
Mon fils vivroit!

LISE.

S'il arrive, il vous aime.

EUPHEMON.

Ah! s'il m'aimoit : mais quelle vaine erreur ?
Comment? de qui l'apprendre ;

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON.

Mais, ſçauriez-vous...

LISE.

Surtout ce qui le touche,
La verité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON.

C'eſt trop, c'eſt trop me tenir en ſuſpens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans ;

Digitized by Google

J'eſpere encor, & je ſuis plein d'allarmes ;
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivoit, s'il étoit vertueux !
Expliquez-vous, parlez-moi ;

LISE.

Je le veux ;
Eh bien, ſçachez ....

SCENE VI.

Acteurs précédens, FIERENFAT, RONDON, Me CROUPILLAC, EUPHEMON fils *l'épée à la main*, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vite qu'on l'environne,
Point de quartier, ſaiſiſſez ſa perſonne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au deſſus du commun,
Soyez hardis, vous êtes ſix contre un,

LISE.

Ah malheureux ! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire ?

EUPHEMON fils.

Lâches, fuyez... où ſuis-je ? c'eſt mon pere.
Il jette ſon épée.

EUPHEMON. pere

Que vois-je helas !

EUPHEMON fils *aux pieds de ſon Pere.*

Un trop malheureux fils.
Qu'on pourſuivoit, & qui vous eſt ſoumis.

LISE.

Oui, le voilà, cet inconnu que j'aime.

Digitized by Google

RONDON.

Ma foi, c'eſt lui.

FIERENFAT.

Mon frere ?

Mᵉ CROUPILLAC.

O Ciel !

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON fils.

Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort,
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHEMON pere.

Ah ! qui t'amene en cette conjoncture ?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *ſe mettant auſſi a genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans ;
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur....

EUPHEMON fils *en montrant Liſe.*

Hèlas ! ſon indulgence,
De mes fureurs a pardonné l'offenſe ;
Suivez, ſuivez pour cet infortuné
L'exemple heureux que l'amour a donné ;
Je n'eſperois dans ma douleur mortelle
Que d'expirer aimé de vous & d'elle,
Et ſi je vis, ah ! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter ;
D'un malheureux vous détournez la vûe,
De quels tranſports votre ame eſt-elle emûe ?
Eſt-ce la haine ? Et ce fils condamné....

EUPHEMON pere *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné ;

Digitized by Google

Si la vertu regne enfin dans ton ame,
Je ſuis ton pere.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.

à Rondon.

Unis tous trois permettez qu'à vos pieds,
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.

à Euphemon.

Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien, & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement! quoi, c'eſt donc-là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort ſingulier rôle;
Tu-dieu, quel frere!

EUPHEMON pere.

Oui, je l'avois perdu;
Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

Me CROUPILLAC.

C'eſt Euphemon? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme.

EUPHEMON fils *á Fierenfat.*

Il faut? enfin que vous me connaiſſiez,
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez;
Dans d'autre tems j'avois eu ſa tendreſſe;
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix;

Digitized by Google

J'ai retrouvé dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon pere,
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang & des droits de l'amour ?
Cardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON pere.

Non, sa bonté si desintéressée,
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphemon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mᵉ CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie & toute consolée;
Ce Gentil-homme est venu tout exprès,
En vérité pour venger mes attraits.

à Euphemon fils.

Vîte épousez, le Ciel vous favorise;
Car tout exprès pour vous il a fait Lise,
Et je pourrois par ce bel accident,
Si l'on vouloit, ravoir mon Président.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur; & vous souffrez, mon pere,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincere,
Qui ne pouvoit se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premieres loix.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage;

Digitized by Google

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage;

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſurtout Euphemon,
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup ſans doute, en trouvant un mien frere;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

Me CROUPILLAC.

Eh, fi vilain, quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toujours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux.
Aſſez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne ſuis-je pas en datte la premiere?
N'as-tu pas fait dans l'ardeur de me plaire,
De longs ſermens tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes,
Nous plaiderons, je montrerai les pieces;
Le Parlement doit en ſemblable cas
Rendre un Arrêt, contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains ſa juſte colere,
Epouſe-la, crois moi, pour t'en défaire.

Digitized by Google

EUPHEMON père *à Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement,
Dont vous flattez mon fils le Préſident,
Votre procès lui devroit plaire encore,
C'eſt un depit dont la cauſe l'honore;
Mais permettez que mes ſoins réunis,
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils;
Vous, mes enfans, dans ces momens proſperes,
Soyez unis, embraſſez-vous en freres;
Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontez ont tout fait pour le mieux;
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Deſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

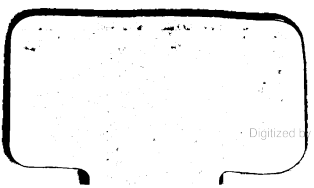
ADVERTISEMENT.

NOnobſtant ce qui ſe trouve dans la Preface, nous aſſurons le Public, que cette Piece eſt de Mr. de VOLTAIRE.

80814410

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google